

Entrevue avec Alice Parizeau

Caroline Barrett and Roger Chamberland

Alice Parizeau
Number 61, March 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Barrett, C. & Chamberland, R. (1986). Entrevue avec Alice Parizeau. *Québec français*, (61), 32–34.

La force

du collectif

Entrevue avec
Alice Parizeau



• À quoi attribuez-vous le succès de vos livres ?

— D'un livre à l'autre, vous ne savez jamais. Il y a un livre qui accroche les gens ; vous avez des réactions qui vous sont très agréables. On sent qu'ils l'ont lu ; qu'ils se sont identifiés aux personnages, qu'ils ont passé un bon moment en compagnie de mon livre et que cela leur laisse quelque chose. C'est un métier très particulier, l'écriture, en admettant que ce soit un métier ; c'est un don certainement, c'est beaucoup de travail, c'est beaucoup d'efforts et au bout vous ne savez jamais si vous avez rejoint les gens et si votre effort produira une réaction chez le lecteur ou la lectrice. Quand vous écrivez, vous ne pensez jamais aux lecteurs, aux lectrices, jamais, mais une fois le livre publié et que les gens vous abordent et vous parlent dans la rue, on s'y arrête. Un acteur sait, il crée son public, il le voit, il vit avec. Un écrivain ne sait jamais. Les affinités avec un écrivain varient d'un livre à l'autre et également d'une époque à l'autre de la vie des gens. Donc, la survie d'un roman est importante car on sait que votre œuvre a du succès ou pas, longtemps après.

• Votre production alterne entre une saga polonaise et une saga montréalaise. Croyez-vous qu'il existe des liens entre chacune de ces épopées ?

— J'ai beaucoup écrit. Cela a commencé avec *Survivre*. *Survivre*, c'était polonais et c'était tellement près de moi qu'à cette époque-là je n'étais pas capable d'écrire Pologne, Varsovie, Cracovie, c'était un pays imaginaire avec des mots, des villes qui étaient des raccourcis de vrais noms. Puis j'ai écrit *Rue Sherbrooke Ouest*, *les Militants*, *l'Envers de l'enfance*. *Les Militants* se passaient au Québec.

Fuir, c'est un roman qui raconte l'histoire d'une avocate en France. *Côtes-des-Neiges* se passe à Montréal, c'est la même époque que *Fuir*, c'est-à-dire le XX^e siècle. Le XX^e siècle me fascine. Est-ce qu'il y a un lien entre ce qui a été vécu par les gens à Québec ou au Québec dans les années 1920-1946 et ce qui est vécu par les Polonais dans les années 1946 jusqu'à nos jours ? Chacun vit les événements historiques, socio-politiques et culturels de son époque avec sa personnalité. Si je veux faire un roman historique, — et cela m'intéresse, — j'essaie d'être très honnête, c'est-à-dire de chercher longtemps les sources, de les vérifier, de les revérifier, de prendre soin de chaque détail. Et comme c'est le XX^e siècle, j'ai des témoins. C'est là le lien fondamental entre *Ils se sont connus à Lwow* et le précédent, *Côte-des-Neiges*. Vous dire qu'il y a un lien entre les perceptions humaines, entre les caractères, je ne pense pas. C'est un autre univers. Dans chaque univers les gens souffrent, les gens perdent, les gens réussissent. Cela est humain, international. Peu importe le lieu géographique.

• Quelles fonctions attribuez-vous à votre œuvre ? Faites-vous une sorte de redressement de l'Histoire ?

— Dans un roman, ce qui est fascinant, c'est de voir comment les gens vivent, comment les gens reçoivent le grand message de l'Histoire, avec leur sensibilité, avec leurs exigences, avec leur façon de voir. Je ne suis pas assez prétentieuse pour imaginer que grâce à mon roman je peux redresser des torts qui ont été faits. Prenez le dernier roman, *Ils se sont connus à Lwow*. Est-ce qu'on peut redresser les torts qu'on a faits à trois millions de personnes déportées, des gens qui ont tout perdu, dont plusieurs sont morts ? Des familles complètement séparées, déchirées. Est-ce qu'on peut rendre justice à cette diaspora polonaise qui s'est répandue dans le monde entier et qui a été obligée de recommencer à neuf une vie normale, à travers un roman ? Sûrement pas ! On peut raconter l'histoire aux gens, on pourrait dire aux gens : « Ils étaient comme ça, ils ont vécu comme ça. » Incontestablement, toute cette partie de l'histoire a été occultée pour des raisons politiques. Les Soviétiques sont redevenus des alliés des États-Unis et de la Grande-Bretagne, et il ne fallait surtout pas les attaquer. On a signé les accords de leur temps, il n'était pas pensable de juger des criminels de guerre autres que les Allemands. Il n'y avait qu'un seul type de criminels de guerre : l'officier de Gestapo allemand.

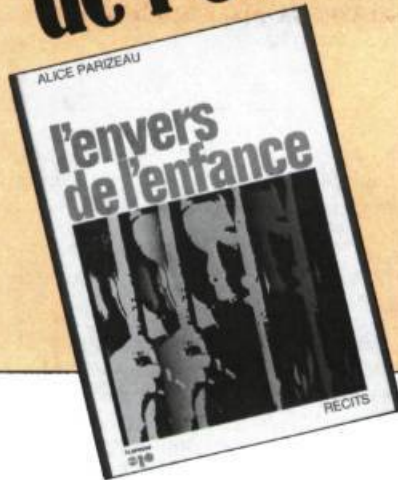
et l'avenir

On a beaucoup parlé de l'holocauste juif, parce que les Juifs ont demandé au monde de comprendre ce que c'était comme drame. C'est un drame international, il ne faut pas se faire d'illusions. Hitler a polarisé des haines qui existaient déjà dans d'autres pays et il les a menées au bout de l'horreur. Donc, quand l'État d'Israël est devenu un État indépendant, il était normal que les Israéliens réclament au moins que le monde se souvienne. Les Polonais n'ont jamais réclamé cela. La communauté polonaise n'a jamais vraiment réclaté la réparation. Beaucoup de gens ne savent même pas ce qui s'est passé. C'est important de le raconter, parce que, pour comprendre Solidarité, pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui, il faut retourner à cette époque-là, la revoir ; c'est là seulement qu'on se rend compte pleinement qu'au-delà des théories politiques il y a des réalités humaines ineffaçables. Beaucoup de gens vont dire que le marxisme, une fois instauré quelque part, est irréversible. C'est faux ! Ce qui est irréversible, c'est la pensée même de l'état totalitaire. Un état totalitaire de gauche, quand il s'instaure, ne peut être renversé qu'avec l'aide de l'extérieur ou à l'occasion d'une guerre. L'Occident a donné un écho au mouvement Solidarité à travers les médias, à travers la presse, mais l'Occident n'a jamais accepté de se battre pour la Pologne. Il faut peut-être sentir à travers les gens ce que cela signifie de vivre dans un État totalitaire soutenu par la bourgeoisie rouge. Et ça, c'est la force de l'homme. Nous ne pouvons pas nous considérer comme des êtres vraiment civilisés aussi longtemps que nous ne sommes pas capables de comprendre qu'il y a des systèmes qui sont inacceptables, parce qu'ils balayent toutes les valeurs auxquelles nous tenons.

• Visez-vous un public en particulier lorsque vous écrivez vos romans ?

— Quand vous écrivez un roman, vous ne visez rien du tout. Vous avez des personnages qui se créent en vous, qui commencent à vivre ; vous vous mettez à réfléchir à ces personnages-là et vous commencez à les situer dans un cadre. On n'écrit pas pour quelqu'un, on écrit parce qu'on a besoin d'écrire. Le choix de votre thème doit mûrir en vous. Tout à coup, vous voyez quelque chose lorsque vous rencontrez quelqu'un et c'est là que cela se déclenche. Vous avez beau vous dire : c'est idiot, ça va

de l'être



me demander un travail effrayant de recherche. Pourquoi dois-je être condamnée à parler de ça et pas d'autres choses ? Vous le faites quand même. J'ai écrit un seul livre où je visais un public précis. C'est un ensemble de nouvelles, cela s'appelle *l'Envers de l'enfance*. Je travaillais à ce moment-là avec des délinquants juvéniles. J'ai pris les dossiers, je les ai transposés, puis j'ai fait une série de nouvelles très noires. C'est sinistre. Ce sont des histoires très tristes et je me disais : « Les gens qui les liront vont réagir ». Quelques-uns ont réagi car j'ai reçu beaucoup de courrier. Cela n'a rien réglé. J'ai peut-être réveillé certaines personnes, d'autres se sont dit : « Ce ne peut pas être si horrible à l'intérieur. On ne veut pas y croire ».

• Alors, vous ne considérez pas que la littérature peut être un agent de changement social et politique important ?

— La littérature, à long terme, peut avoir une très lourde importance au plan socio-politique. L'Occident a commencé à comprendre ce que signifie le régime qui est imposé aux Russes à partir de Soljenitsyne. Soljenitsyne a réussi à secouer la conscience de l'Occident. Dans son cas, il y a conjonction du politique et du littéraire. C'était un homme qui sortait des camps de Sibérie, des camps de concentration. Plusieurs écrivains ont parlé de ces cas-là. Soljenitsyne est un génie, parce qu'il a réussi à transposer cette trame d'horreur dans un cadre très humain. *Une journée dans la vie d'Ivan Denissovitch*, c'est un très petit volume, 150 pages. C'est l'histoire d'un paysan qui, dans un camp de concentration, n'est attaché qu'à une seule chose : sa cuillère. Une œuvre comme celle-là arrive une fois dans un siècle. On a beaucoup réagi au roman de Soljenitsyne. Est-ce qu'on continuera à réagir à ces romans-là ?

humain

• Vos personnages vivent des tensions intérieures très grandes. Ils sont continuellement partagés entre le bien collectif et des besoins individuels. Diriez-vous qu'en général vos œuvres sont plus des romans à caractère historique-politique-social que des traités de l'âme humaine ?

— Nous avons tous un appétit de vivre, en même temps, nous avons tous une conscience individuelle qui nous pousse à tenir compte du collectif. Le collectif commence par le cercle familial et s'élargit au quartier, à la ville et ainsi de suite. L'être humain est incapable de vivre seul. Le collectif peut être enrichissant ; il peut être un élément constructif dans notre vie, parce qu'on a l'impression qu'on peut le contrôler. C'est une illusion mais c'est tout de même gratifiant, rassurant, que ce soit dans le domaine scolaire, dans le domaine municipal ou dans n'importe quel domaine de la structure politique. Dans un régime démocratique, on a l'impression qu'on peut s'emparer des choses et agir. Dans un système totalitaire, cette illusion existe également. Mais on sait a priori que, pour imposer ses propres idées face à la doctrine, les chances de succès sont minimes. Donc, il y a toujours ce goût d'implication collective. Ce qu'il y a de dramatique en Pologne, par exemple, c'est cette immense fatigue à l'égard du collectif, même dans le cas de l'implication dans le parti communiste. Les gens sont conscients de ne pas être autonomes, de ne pas avoir de prise sur la société, sur l'économie. L'éternel rêve d'avoir prise demeure mais, dans la réalité, les chances de réussir le moindre petit changement sont minimes. Ce qui subsiste toujours, cependant, c'est la grande tradition chrétienne, la grande culture chrétienne.

LES MILITANTS

• Est-ce que vous pouvez dire que vos romans sont autobiographiques ?

— Dans l'autobiographie, vous prenez votre histoire, l'histoire de votre vie ou d'un moment de votre vie et vous la racontez. Mes romans ne sont pas des romans autobiographiques. En 1920, je n'étais pas née ; en 1940, je n'étais pas au Québec ; en 1960, je ne vivais pas en Pologne, je vivais ailleurs. Qu'est-ce qu'il y a d'autobiographique qui passe là-dedans ? Des sentiments, de la réminiscence. Je ne peux pas distinguer ce qu'il y a de purement imaginaire, de ce qui peut être de la réminiscence.

• Est-ce que vous voyez des rapports entre les cultures québécoise et polonaise ? Entre les peuples québécois et polonais, entre les écrivains polonais et les écrivains québécois ?

— Dernièrement, je faisais un compte rendu d'un numéro de revue publiée à la Faculté des lettres de l'Université de Varsovie. Ils ont consacré un numéro aux écrivains québécois. C'est très amusant de relire Jacques Ferron en polonais, je l'ai redécouvert en polonais. Comme j'ai redécouvert Gaston Miron. Ce qui m'a frappée c'est à quel point certaines pages de Jacques Ferron correspondent à une certaine imagerie polonaise et à une certaine conception du monde qu'on retrouve chez des écrivains polonais. C'est tout à fait invraisemblable. Est-ce que ce sont des correspondances humaines ou est-ce que c'est le propre d'un grand texte ? Hamlet en polonais est Polonais. Hamlet en français, est Français ; Hamlet en anglais est Britannique ; Hamlet est un prince d'un pays

imaginaire. Il y a des œuvres en littérature qui correspondent à la sensibilité de plusieurs milieux nationaux. C'est rare.

• Vous considérez-vous comme une écrivaine québécoise ou polonaise ?

— Polonaise, je le suis. On ne peut être que du pays de son enfance. C'est une des rares choses qui ne s'effacent pas. On écrit avec tout ce qu'on a avec sa sensibilité. Personnellement, quand j'écris j'aime mes personnages. Je ne peux pas mettre en scène un personnage que je ne peux pas supporter. J'ai de la difficulté à créer des personnages vraiment mauvais. Je ne crois pas qu'il y ait de gens vraiment mauvais. Il y a des gens sous-développés culturellement, intellectuellement, qui ont eu de grandes épreuves, qui sont suspendus dans le vide. L'être humain est créé avec sa conscience, son magma de caractéristiques qui varient d'un individu à l'autre.

• Faites-vous, mentalement, l'opération qui fera en sorte que vos personnages porteront une spécificité québécoise lorsqu'un roman se situe au Québec et une spécificité polonaise lorsque cela se situe en Pologne ou lorsque vos personnages sont d'origine polonaise ?

— L'humain n'est ni Polonais, ni Québécois. Il est ce qu'il est, je le vois comme ça. Si j'avais à décrire mon garagiste, il serait comme ça. Vous, en tant que lecteurs, vous pouvez me dire qu'il n'a pas les caractéristiques typiquement québécoises. Moi, je vous répéterai que l'humain est universel. Les événements entraînent certaines réactions ; la littérature, quant à elle, reflète toujours des réalités du peuple.

• Croyez-vous aux littératures dites « nationales » ?

— Oui, c'est une immense richesse et ça doit être important. C'est une source de force invraisemblable. On a beaucoup sous-estimé la force de la littérature au Québec. Il y a des petits peuples, comme l'Islam, pour qui la littérature est d'une importance fondamentale. C'est là qu'il puise une force ; c'est là qu'il puise un espoir dans l'amour. Mais évidemment la francophonie est, au plan culturel, quelque chose de très important et en même temps de dévalorisant d'être francophone. Vous êtes en face de la France et vous dites : des siècles nous regardent, l'Académie française... Pour la Suisse

romande, pour la Belgique, c'est atrocement difficile !... Le Québec a une chance, il est loin de la France. N'empêche que le respect de la grande littérature française a fait qu'on n'a jamais réussi, au Québec, à porter sa propre littérature. Les écrivains ont une importance dans une société. Les régimes totalitaires tuent la littérature. *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron, c'est un symbole. Vigneault, c'est un chanteur et un poète, il n'y a pas de textes qui résument aussi bien la langue québécoise pour moi que « Mon pays, c'est l'hiver ».

• Qu'est-ce que vous aimeriez que l'on retienne de votre œuvre ?

— D'abord, elle n'est pas finie. J'écris encore beaucoup de livres. Des gens me disent : vous nous avez fait comprendre ce qui se passe et ce qui s'est passé en Pologne. Ça me fait très plaisir. Des gens me disent : ce que j'aime dans vos romans, c'est que, peu importe ce qui arrive, l'individu, l'être humain a toujours une capacité de rebondissement. C'est ça l'espoir. J'ai une profonde confiance en l'être humain. Je suis optimiste. Le plus important, pour moi, c'est que, peu importe ce qui arrive, l'être humain a une capacité de recommencement, de rebondissement, d'amour qui lui est propre et qui en fait un être supérieur de la création. Autre chose : je tiens à la grande tradition chrétienne. Nous avons tort de la balayer, de la rejeter et surtout de l'ignorer et de ne plus la transmettre. C'est une richesse énorme de notre culture. Nous sommes entrés dans une période de civilisation technique marquée par l'effort de conquête, sans limite, de notre espace vital. La grande tradition chrétienne, ce n'est pas péché, enfer, indulgences, statues en plâtre, images pieuses saignantes. C'est de savoir d'où l'on vient et où l'on va. C'est de puiser en elle la fierté de l'être humain. Que l'on croie ou que l'on ne croie pas, l'histoire chrétienne est la plus belle histoire du monde et elle a survécu vingt siècles. C'est une histoire qui n'a jamais pu être inventée par un esprit humain. Elle doit donc être vraie. Il est très important de lier ces deux messages : confiance dans l'être humain et espoir dans sa condition d'homme et dans son avenir en tant qu'être humain.

Propos recueillis par
Caroline Barrett et
Roger Chamberland